

Entretien avec Jacques Godbout

Yves Rousseau

Volume 8, Number 2, November 1988, January 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34326ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Rousseau, Y. (1988). Entretien avec Jacques Godbout. *Ciné-Bulles*, 8(2), 33–37.

Yves Rousseau

«Les peuples ne respirent pas de l'air, ils respirent des mythes.»

gager sur les routes passionnantes de la digression. Non pas qu'il esquivé les questions, mais son expérience, ses intérêts pluriels et, surtout, sa manière d'être au monde font que ses réponses, sous des dehors affirmatifs, trahissent davantage un questionnement qu'une certitude tranquille.

Cette démarche est une des clés de voûte de son oeuvre; films, romans, interventions publiques, débats, chroniques et essais sont parsemés d'affirmations cinglantes mais surtout troublantes. Ceux qui n'y voient que mépris et prétention passent à côté de l'essentiel. Si Jacques Godbout affirme, c'est pour exprimer un doute et par ricochet faire douter ses interlocuteurs.

À l'occasion de la sortie d'**Alias Will James**, dont nous pensons qu'il est un film important de cette fin de décennie, *Ciné-Bulles* offre ses pages à Jacques Godbout.

Ciné-Bulles: *Écrivain, cinéaste, journaliste, essayiste, vous occupez beaucoup d'espace, le type même de l'intellectuel actif.*

Jacques Godbout: C'est un espace qui peut m'être facilement disputé par des gens qui en occupent des parcelles eux aussi. Plusieurs personnes peuvent trouver — et il m'arrive moi-même de le trouver — que je me répands un peu trop, mais c'est la façon dont j'aborde le monde. Cela a toujours été et sera toujours ainsi. Je suis attiré par l'action politique ou sociale, le journalisme, les beaux-arts, le cinéma, la littérature, la psychologie...

Si j'avais le temps d'étudier un petit peu, j'aimerais pouvoir m'inscrire à l'université et faire au moins une maîtrise en ceci ou une maîtrise en cela. J'aurais aimé l'anthropologie, j'aurais aimé le droit... ne serait-ce que pour poursuivre les imbéciles qui me fatiguent (Rires). Mais je n'ai pas eu le temps de tout faire. Je pense qu'on peut être un éternel étudiant puisque pour cela il suffit d'être un éternel enfant.

□ Will James

Ciné-Bulles: *Si l'un et l'autre sont la pratique littéraire et le cinéma, on sent dans **Alias Will James** qu'elles vont de pair.*

Jacques Godbout: Dans la présentation que j'ai faite au comité du programme de l'Office national du film, je disais que je réconcilierais le plus possible mon approche *romanesque* dans ce film et mon approche *cinématographique*. En partie parce que j'ai passé ma vie à essayer de garder chacune de leur côté la dimension littéraire et la dimension documentaire. Je me faisais à moi-même un procès que d'autres peut-être me faisaient aussi, celui d'aborder le monde avec une dimension trop littéraire. Cette fois je me suis dit que c'était possible d'aborder Will James sans restrictions puisqu'il s'agissait d'un écrivain qui a menti superbement. Je devais pouvoir prendre ou me donner tous les moyens nécessaires. J'ai hésité, je pensais au début raconter cette histoire en utilisant un comédien, personnage qu'on aurait pu balader d'un lieu à un autre, à qui on aurait pu faire dire des textes pour représenter Will James. Je me suis dit que ce serait facile et sans intérêt. J'ai abordé cela de façon un peu plus romanesque, avec l'aide de tous les collaborateurs dont Monique Fortier au montage, qui l'a très bien compris et a donné ce côté rythmé qu'on peut voir. C'est une liberté que je me suis accordée et qui, probablement, m'est venue parce que j'ai l'âge que j'ai. Je pense que c'est très long d'atteindre le moment où on fait librement les choses, sans les multiples censures de tout ordre: auto-censure, censure institutionnelle, censure du milieu, censure artistique, censure qui vient des films qu'on a vus, qu'on a faits. Tout cela s'accumule et on est comme enfermé. Or l'histoire que Will James m'offrait était tellement faite sur mesure pour moi, j'étais tellement heureux que j'ai pu exercer cette liberté. J'espère que je vais pouvoir continuer à me sentir aussi libre dans les prochains films. Je le pense, c'était une étape.

Filmographie de Jacques Godbout:

- 1961: **les Dieux** (c.m.)
- 1962: **Pour quelques arpents de neige** (c.m.)
- 1962: **À Saint-Henri, le 5 septembre**
- 1963: **Rose et Landry** (c.m.)
- 1963: **Paul-Émile Borduas** (c.m.)
- 1964: **le Monde va nous prendre pour des sauvages** (c.m.)
- 1964: **Fabienne sans son Jules** (c.m.)
- 1965: **Huit Témoins**
- 1966: **Yul 871**
- 1968: **Kid Sentiment**
- 1970: **les Vrais Cousins**
- 1972: **IXE-13**
- 1974: **les «Troubbes» de Johnny** (c.m.)
- 1974: **la Gammick**
- 1975: **Aimez-vous les chiens?**
- 1976: **Arsenal**
- 1977: **l'Invasion** (c.m.)
- 1978: **Derrière l'image**
- 1979: **Feu l'objectivité** (c.m.)
- 1979: **Deux épisodes dans la vie d'Hubert Aquin**
- 1981: **Distorsions**
- 1982: **Un monologue Nord-Sud**
- 1983: **Comme en Californie**
- 1985: **Québec Soft (La musique adoucit les moeurs)** (c.m.)
- 1987: **En dernier recours**
- 1988: **Alias Will James**

Entretien avec Jacques Godbout

Ciné-Bulles : *Cela risque d'être difficile parce que Will James, c'est le sujet en or pour Jacques Godbout. Vos thématiques qui existaient dans les essais, les romans, les films de fiction et les documentaires se rejoignent toutes dans **Alias Will James**.*

Jacques Godbout : J'ai un ami, éditeur à Paris, qui lorsqu'il m'a entendu lui raconter l'histoire de Will James m'a dit : « Cela n'a pas de sens d'être aussi chanceux que tu l'es et d'avoir trouvé une histoire pareille à ce moment-ci de ton histoire à toi. » Mais la chance, on la fait en partie et c'est ce qui nous tombe sur la tête parfois.

La vie est faite comme cela et je remercie Tyson, Morissette, la famille Dufault et Will James lui-même que cela se soit passé à ce moment. Mais en même temps il y avait cette série sur l'américanité. Il ne faut pas l'oublier dans la perspective du film. La série était comme la permission qu'on se donnait de discuter à quelques-uns des différents aspects de l'américanité en nous, au Québec. Les films de la série, qui devenaient complémentaires, pouvaient à la fois se suffire et devenir plus riches et mieux justifiés, se renvoyant l'un à l'autre.

Ciné-Bulles : *Une série qui dans les années 70 aurait pu s'appeler la québécoïté.*

Jacques Godbout : Ou la québétise.

Ciné-Bulles : *(Rires) Avec ou sans accent circonflexe ?*

Jacques Godbout : (Rires) Il y a des moments comme cela et on n'échappe pas à ces recentrages de préoccupations. Si on prend la peine de voir ou de lire ce que j'ai fait, par exemple, un roman comme **le Couteau sur la table**, que j'ai publié vers 1965, qui comporte de grands volets d'appels aux États-Unis, où le personnage se promène, etc., qui recoupe **Une histoire américaine**, qui recoupe **Alias Will James** mais, la fin des années 80 me permettait de faire **Alias Will James** à l'Office national du film alors qu'il y a quelques années on aurait peut-être trouvé cela ridicule. Éric Michel avait lancé cette série, l'Office national du film acceptait d'y mettre de l'argent, donc on pouvait plonger. C'est littéralement ce que nous avons fait.

Dans l'Ouest, à part le contact que j'avais avec Ian Tyson, le tournage s'est réalisé sous forme de vagabondage. En camionnette, de ville en ville, en espérant chaque jour trouver quelque chose. Je me disais si on vagabonde 40 ans plus tard comme Will James le faisait, on devrait pouvoir trouver, ou à tout le moins sentir quelque chose. Essayer de marcher dans ses traces. On a été chanceux comme des bossus, faire un documentaire, c'est comme aller à la chasse.

Ciné-Bulles : *La chasse est tellement bonne qu'on dirait que la mystification se poursuit.*

Jacques Godbout (Photo : Michel Villeneuve)



Jacques Godbout : Absolument, peut-être que Will James n'a jamais existé. (Rires)

□ Le jeu médiatique

Ciné-Bulles : À l'occasion de la sortie d'*Alias Will James*, vous êtes très sollicité par les journaux et la télévision. Comment jouez-vous le jeu médiatique ?

Jacques Godbout : Je crois aujourd'hui (quel jour sommes-nous exactement ? Le 18 août 1988 ?). Je crois être prêt à admettre aujourd'hui qu'effectivement nous vivons dans une culture du divertissement et qu'il ne sert absolument à rien de vouloir transformer celle-ci en autre chose parce que cela va suivre son cours comme la culture religieuse a suivi son cours jusqu'à son effondrement. La culture du divertissement mourra de sa belle mort et de son propre mouvement et que puisqu'on y vit, aussi bien essayer de s'en servir au mieux. Quand je passe au canal 10 — ce qui est encore plus étrange —, je sais que je fais partie d'un délire audiovisuel et que dans ce délire audiovisuel qui se déroule d'ailleurs dans les salons, les salles à manger et les sous-sols d'un peu tout le monde, on me permet pour différentes raisons d'intervenir et de dire : il y a telle chose que je fais ou il y a telle chose que j'aimerais que vous sachiez, ou tel livre que j'aimerais que vous lisiez. Si je ne le fais pas, étant donné le murmure marchand qui est en arrière-plan, personne ne va savoir à quoi j'ai passé un an de ma vie, alors j'essaie d'y aller. Mon attitude est relativement simple : j'essaie d'être le plus naturel possible. Hier, par exemple (N.D.L.R. : il s'agit de l'enregistrement de *Vu de la terrasse* à Radio-Canada), je me suis ennuyé fermement pendant deux heures et demie. Il y avait des problèmes techniques, je passais à la fin, ce qui veut dire que j'ai enduré toute l'émission plus les interruptions commerciales. Je ne savais pas comment j'aborderais l'entrevue sinon qu'on avait quatre ou cinq minutes pour parler d'un film et qu'il y avait quelques extraits — je ne savais pas lesquels — mais je me suis dit, je m'adapterai et quand j'ai vu que les musiciens faisaient une espèce d'introduction western légèrement ridicule, j'ai utilisé cela comme entrée en matière. Je pense que j'ai une certaine expérience de ce genre de situation. J'avais 25-26 ans quand la télévision a commencé à prendre de l'importance ici, il n'y avait à cette époque que Radio-Canada. Le réalisateur d'une émission d'information diffusée de 18 h à 19 h tous les soirs

m'a demandé avec d'autres personnes de venir lire chacun notre soir quatre ou cinq pages de commentaires éditoriaux à l'écran. Je fais ce retour en arrière pour dire que dès ce moment-là j'ai mouillé plusieurs chemises devant la caméra en essayant d'apprendre à communiquer et à dire les choses comme j'avais envie de les dire. Par la suite, il n'y a pas une entrevue devant la caméra qui m'ait gêné deux minutes ; d'autant plus que je sais comment cela se passe puisque je fais des films. Je ne pense pas composer un personnage, j'essaie de profiter de ce qu'il y a là et d'accrocher, de condenser le mieux possible ce qui peut se dire dans le cadre donné. Ce n'était pas hier une émission religieuse mais une émission de divertissement. Les gens ne veulent pas s'emmerder et de toute manière ne retiendront rien ou à peu près sinon qu'il y a un truc de cow-boys, il y a Godbout ; et peut-être Will James si on est chanceux. *Et pis that's it!* Dans trois semaines faites un sondage auprès des spectateurs et il ne restera pas grand-chose. C'est à la fois frustrant parce qu'on sait que cela ne marque pas et n'a pas beaucoup d'importance et c'est incontournable à moins de jouer le jeu totalement inverse qui consisterait à se cacher et à dire non, à la Réjean Ducharme.

Ciné-Bulles : On peut aussi y prendre un plaisir sincère.

Jacques Godbout : C'est-à-dire que j'aime mieux jouer au tennis que de jouer aux médias. J'ai plus l'impression que les règles sont claires et j'en tire plus de plaisir. Mais ce n'est pas un travail que de vous rencontrer et de discuter, c'est valorisant, on se dit bon, il a pris la peine de prendre un rendez-vous, il va venir et poser des questions, je vais essayer de ne pas radoter, on verra bien ce que cela donnera au bout du compte, c'est pas désagréable, mais c'est aussi une façon de jouer le jeu, c'est vous qui l'avez nommé un jeu médiatique, c'est cela. J'ai une belle définition du jeu que j'ai retrouvé dans mes cahiers hier, qui n'est pas de moi, c'est de Christopher Lasch : « Jouer, c'est prendre au sérieux des activités qui n'ont aucune raison d'être. »

□ Le mythe, le tragique et le mélodrame

Ciné-Bulles : La mort de Lévesque, Leclerc et Seguin les a fait entrer dans la mythologie québécoise.

Sur les temps morts, les vides :

« Oui, nécessairement, sans quoi on ne pourrait pas produire puisqu'en un sens, on redonne de façon transposée, que ce soit en littérature ou en cinéma, ce qu'on a absorbé à travers le filtre personnel que l'on est. S'il n'y avait pas des voyages, des trous, et des moments de découragement, il serait très difficile de produire, ou alors il faudrait produire comme le font les journalistes. Chaque jour l'actualité nous apporte une nourriture et tout ce qu'on a à faire c'est transmettre ce que l'on apprend à ceux qui veulent le savoir. Mais si on prétend interpréter, transformer, mentir même pour mieux dire dans un roman où un film, y a des trous, oui... pas nombreux... »
(Jacques Godbout)

« Le film n'a pas coûté très cher (à peu près 400 000 \$) sauf sur un point, qui a nécessité des opérations extraordinaires par rapport à d'autres films. Le premier film adapté à Hollywood d'après un roman de Will James *Smoky*, n'existait plus, le négatif ayant été brûlé. Nous avons trouvé une copie au Museum of Modern Art à New York. Une copie en nitrate qui était sèche. Ce sont les laboratoires de l'Office national du film qui l'on restauré, pour en tirer une copie superbe. Ce film était le seul document où on pouvait voir et entendre parler Will James. On a payé pour faire renaître le cadavre. Une fois qu'on a vu que c'était un être vivant et vrai, et conforme à tout ce que je pensais, on a pu foncer. »
(Jacques Godbout)

Entretien avec Jacques Godbout

Jacques Godbout : Willie Lamothe déclarait hier : « Après Leclerc, je suis le suivant », propos gais. (Rires) Non, sérieusement, j'ai écrit un texte sur Lévesque en 1962, disant qu'il était déjà mythique. Je pense que Lévesque en mourant a évité que son mythe ne se détruise. Cela peut paraître pour ceux — dont je suis — qui ont aimé l'homme, cruel, mais imaginons pendant les 20 prochaines années René Lévesque redevenu journaliste et animateur de télévision, il aurait peu à peu banalisé son personnage puisqu'il serait devenu un *vil* questionneur et homme d'affaires. De mythe il serait redevenu un homme normal. Sa mort lui a permis de continuer à habiter ce mythe.

Ciné-Bulles : *Un peu comme Félix, retiré sur son île 10 ans avant de mourir.*

Jacques Godbout : C'est cela. Seguin, ce qui l'a inséré dans le mythe, c'est le document pathétique diffusé par la C.E.Q. quelques mois avant sa mort, où il en parlait. Ce qui fait qu'on a tous été conscients de cette mort imminente. Sinon on aurait regretté sa mort mais il n'y aurait pas eu cette dimension publique parce qu'un mythe n'existe jamais dans le privé.

Ciné-Bulles : *Comment se porte la mythologie québécoise ?*

Jacques Godbout : Elle se porte bien, le mieux possible en tout cas. La mythologie est une dimen-

sion nécessaire de la vie de société. J'ai souvent dit que ce qui m'agaçait c'était la mystification, et je vais continuer le plus possible à démystifier, tout en continuant à mythifier. Et je viens de faire sciemment un film qui a comme but de faire l'éloge d'un mythe, de lui donner vie. Il ne s'agissait pas de démystifier Ernest Dufault mais de lui donner l'espace mythique auquel il a droit. Les peuples — les nations en tout cas — ne respirent pas de l'air, ils respirent des mythes. L'une des plus belles tâches qu'on a comme écrivain ou comme cinéaste est de pouvoir travailler ces mythes-là.

Ciné-Bulles : *Le trait commun des trois personnages disparus récemment — outre leur notoriété — est qu'ils sont des communicateurs. Cela me semble être le sujet de prédilection de vos documentaires. Même les terroristes (**En dernier recours**) peuvent être considérés comme des communicateurs désespérés.*

Jacques Godbout : C'est très vrai. La raison pour laquelle le journaliste, le cow-boy, le terroriste ou l'écrivain m'intéressent, c'est parce que ce sont des communicateurs — vous avez raison — mais qu'est-ce qu'un communicateur sinon quelqu'un qui met des choses en commun et fait partie de cette respiration mythique. Ces gens-là ne sont pas du domaine privé. Dans le fond — je m'en rends compte là en parlant — depuis que j'ai quitté le domaine de la fiction (cinématographique), j'ai essayé de raconter, de dire, de faire

Ian Tyson et Daniel David,
Alias Will James (Photo :
O.N.F.)



Entretien avec Jacques Godbout

des films à propos du domaine public. Tous les longs métrages de fiction racontent des histoires privées. Je suis un être, hélas, social.

Ciné-Bulles : Pourquoi, hélas ?

Jacques Godbout : Pour la conversation. (Rires)

Ciné-Bulles : Être détaché du social ?

Jacques Godbout : (Soupir) On n'a pas le choix, non... on n'a pas le choix. Je suis un animal politique depuis mon enfance, c'est dans la famille, c'est de tradition, et cela continue chez mes enfants qui ne sont pas dans la vie publique mais qui ont une vision du monde et des préoccupations similaires. Et puis on s'entoure d'amis qui sont comme cela. Et il y a des gens qui au contraire sont des gens très privés, et je les envie parce que cela doit être fantastique de dire : cet après-midi je vais faire un bouquet de fleurs, et ce bouquet de fleurs représente ce que j'ai le plus envie de faire, et je vais le donner à... Pauline ou à ma mère, qui va être heureuse et le mettre sur sa table, et pendant une semaine il va embellir la maison. Bon, tout cela c'est du domaine privé, j'envie cela, dans les deux sens, je l'envie et j'en ai envie, mais, ce ne sont pas des choses qu'on a en commun, donc je n'en parle pas.

Ciné-Bulles : Dans votre dernier roman *Une histoire américaine*, le héros, Grégory Francoeur, après avoir été l'objet d'une double manipulation où il risquait gros, s'en tire à très bon compte, un petit aveu ici, une petite rétractation là...

Jacques Godbout : Trop facilement ?

Ciné-Bulles : Oui, et je le vois comme le prototype du héros québécois à qui il ne peut arriver que des mésaventures et qui n'a pas accès à un grand destin, fut-il tragique.

Jacques Godbout : C'est en partie vrai puisqu'il se réfugie au Québec en disant : « *So long suckers!* C'est pas pour moi votre aventure. Mon histoire est américaine, pourrait-il dire, mais je ne vivrai pas vos histoires américaines. » Ouais, je pense que c'est vrai qu'on est en marge depuis longtemps et peut-être pour toujours. Cela tient en partie à nos ancêtres qui sont venus ici pour ne pas avoir d'histoires parce qu'ils en avaient assez

de celles qu'ils avaient connues en France. Des histoires de femmes, d'argent ou de politique ; ils n'en voulaient plus. Ils ont bâti une société à l'abri de l'Histoire, ils ont même choisi, plutôt que l'indépendance avec les Américains au moment de la révolution, de se soumettre au clergé qui promettait une histoire dans l'au-delà. Nous sommes une société qui n'a même pas réussi sa petite insertion référendaire dans l'histoire contemporaine, avec pourtant des moyens plus grands que d'autres. C'est vrai qu'il est difficile d'atteindre au tragique. Mais je ne suis pas sûr qu'il soit souhaitable de vivre la tragédie non plus. (Rires)

Ciné-Bulles : Les romans, les films sont là pour l'exprimer.

Jacques Godbout : Je pense que le Québec est encore au niveau du drame. Mais... c'est éminemment discutable...

Ciné-Bulles : Un mélodrame ?

Jacques Godbout : Non, on a quitté cela. Qu'est-ce qu'un mélodrame ? Dans un mélodrame les protagonistes ne savent pas ce qui leur arrive, c'est plus que drame et musique, c'est drame et ignorance. Dans un drame, les gens savent ce qui leur arrive et pensent qu'ils vont s'en sortir mais ils y laissent leur peau. Dans une tragédie, les gens savent ce qui leur arrive, savent qu'ils n'en sortiront pas mais luttent quand même. La même histoire, par exemple un père tue son fils, dans la classe ouvrière, c'est un mélodrame ; à Outremont, c'est un drame et si cela se passe chez le premier ministre, c'est une tragédie. Donc, c'est une vision de classe. Peut-être que si on analysait, on découvrirait que Francoeur appartient à sa classe sociale. Dans mon roman, la fin a été difficile à trouver. J'avais une fin américaine où Grégory Francoeur prenait charge de sa vie, se sauvait de prison — c'est toujours facile dans un roman de faire scier des barreaux — et allait se venger. Tout était possible, mais toutes les fins que j'ai essayées, qui étaient spectaculaires, n'étaient pas satisfaisantes, elles n'étaient pas vraies. Alors de fin en fin, la seule qui se pouvait, était de faire dire à Grégory : « Excusez-moi, je ne reviendrai plus. » C'était la fin la plus québécoise, la plus nature. (Rires) Au fait de son côté Will James est mort dans un hôpital d'Hollywood, avec comme seul témoin une putain qui avait eu pitié de lui. Cela aussi c'est une fin québécoise... ■

« À partir du moment où différentes personnes ont admis être intéressées par le thème, on se réunissait à peu près régulièrement et chacun d'entre nous arrivait avec un sujet qui lui tenait à cœur, l'expliquait, était questionné, avançait, se faisait contredire, et finalement enrichissait son projet par la discussion, bien que finalement cela n'ait pas changé la façon dont Micheline Lanctôt ou Jean Chabot allaient faire leurs films.

Ces réunions se sont avérées sur le plan intellectuel plutôt satisfaisantes. C'est comme si, plutôt que d'avoir un seul producteur avec lequel on discute, il y avait un producteur plus des scénaristes. C'était aussi loin qu'on peut aller dans la scénarisation d'un documentaire, et cela a été très utile. Ce sont des moments qui durent six ou huit mois et après chacun porte sur ses frères épaules le lourd projet. On ne scénarise pas un documentaire, on fait une recherche, une réflexion mais on ne scénarise pas, parce qu'on ne scénarise pas la réalité. »

(Jacques Godbout)